

HISTOIRE De Revenant.

Il y a quelques années, le baron de Saint-Anthème était vice-consul de France, dans un grand port des Indes qu'il est inutile de désigner plus clairement. Il avait emmené sa femme et sa mère, une vieille dame acariâtre qui faisait enrager à journée faite sa belle fille et même son fils. Il était du moins permis d'espérer que le climat meurtrier des bords du Gange allait rendre à la belle Aymardine le service de rétablir la paix dans son ménage. Il n'en fut rien, hélas ! Au bout de deux ans, la douairière ne s'en portait que mieux, tandis que le vice-consul tenait une bonne maladie de cœur. Quant à sa femme, elle dépérissait à vue d'œil, d'un mal inconnu. D'ailleurs, les deux époux s'adoraient, et vous auriez fait le tour des consuls de la République avant de rencontrer un ménage aussi tendre. Il fallut revenir en France. On prit passage sur un paquebot anglais de la "P. and O." Les deux femmes furent installées dans une cabine, et Saint-Anthème retint celle d'à côté avec un compatriote, Florimond Questembert, associé d'une grande maison, qui rentrait en France, lui aussi, après fortune faite. C'était le meilleur garçon du monde, un de ces hommes pour qui se dévouer est aussi naturel que pour un briqueur du Poitou, de donner sur la voie d'un livreur. Célibataire et déjà voisin de la quarantaine, il avait eu bientôt pour les Saint-Anthème un culte véritable. Il aimait le mari comme un frère, il était amoureux fou de la jeune femme, et il détestait cordialement la belle-mère, qui lui rendait sa haine avec usure. Donc les quatre inséparables partirent ensemble. D'abord la mer sembla faire du bien au vice-consul et augmenter l'état de souffrance de sa femme. Celle-ci ne quittait plus sa cabine, et l'on se demandait si elle pourrait arriver jusqu'à Naples, où ils devaient tous prendre terre. Le moindre bruit inattendu la faisait tressaillir, la moindre émotion la laissait, pour des heures, sans pouls et sans voix. Mais, comme chacun sait, les médecins se trompent quelquefois. A Aden, où l'on relâcha pour faire du charbon, le vice-consul et son ami descendirent à terre et dinèrent avec le collègue de Saint-Anthème. Vers minuit, heure fixée pour le départ, ils regagnèrent le "Persic," et se mirent au lit sans déranger personne. Le lendemain, au petit jour, Questembert, qui ne pouvait dormir, s'aperçut que son compagnon était déjà froid et raide. La rupture d'un anévrysme l'avait tué comme il venait de se mettre au lit. Seul, à côté de ce cadavre, dans cette cabine de trois mètres sur deux, Florimond réfléchit à ce qui était à faire. Prévenir la malheureuse veuve, c'était vouloir la tuer sur le coup. Il fallait, à tout prix, lui cacher l'événement funeste. Mais, dans les circonstances, était-ce possible ? La première chose était de consulter le capitaine. Questembert gagna la "cunette," après avoir fermé sa cabine à double tour, et, malgré l'heure matinale, se fit annoncer chez le marin qu'il mit au courant de la situation. — C'est bien simple, dit le commandant, négmatique Anglais qui ne perdait pas la tête pour si peu de chose. Tandis que les passagers dorment encore, nous allons "immerger" le corps de votre ami, après que le docteur aura constaté le décès. — Qui ? s'écria Questembert. — On va le jeter à la mer ? — Vous avez voyagé, monsieur, et vous savez que je suis obligé d'en agir ainsi, le défunt serait-il le "lord prime minister" de Sa Majesté. — Mais sa malheureuse femme... — Pour le moment, nous pouvons lui dire que son mari a manqué le départ du bateau à Aden, puisqu'il ne l'a pas vu hier soir. Une fois en France, ce sera à vous d'aviser. Maintenant, allons au plus pressé. Il faut que dans une heure tout soit fini. Je vais prévenir le docteur et le maître voilier. Une heure après, en effet, un paquet de toile grise, de forme singulière, était étendu sur un matelas à la coupée de tribord. C'était le corps du pauvre Saint-Anthème, cousu dans une voile avec cinquante kilogrammes de vieux barreaux de grille de chaudière. Les portes étaient fermées. Il n'y avait là que le capitaine, le docteur, Questembert et quatre matelots. On fit stopper l'hélice. Tout le monde se découvrit, et, sur un signe de leur chef, les marins laissèrent glisser dans les flots la dépouille humaine qui s'enfonça avec un "plouf" sinistre. Tout était fini. L'hélice tourna de nouveau et chacun s'en fut à ses affaires, après s'être engagé au secret.

Vers dix heures du matin, Florimond un peu pâle entra chez la veuve de son ami. — Quelle singulière aventure ! dit-il. Figurez-vous que votre mari s'est attaché hier soir chez son collègue, et que nous sommes partis sans lui. D'ailleurs, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Il nous suivra par le prochain paquebot. J'ai soin de vous jusqu'à Paris. A Naples, où ils débarquèrent, Florimond prétendit avoir trouvé un télégramme de Saint-Anthème annonçant qu'il arriverait, en effet, avec huit jours de retard. Mais, la semaine écoulée, il n'eut rien de la sorte. Florimond se mit à réfléchir, et se dit : "C'est étrange, mais il n'est pas possible que le malheureux ne soit pas arrivé. Il n'est pas possible que le vice-consul, arrivé à Naples, ait succombé quelques heures après avoir touché terre. Malheureux Florimond l'égaré par son bon cœur, il n'avait pas prévu tout ce qui allait suivre. — Je veux avoir son corps, s'écria Aymardine. Je veux qu'il repose dans son parc, à l'endroit qu'il m'a montré si souvent comme le lieu choisi pour sa tombe. Pauvre chéri ! je ne tarderai pas à aller le rejoindre. Le corps de Saint-Anthème ! les poissons étaient en train de le grignoter par le travers de Perim. Questembert, sans dire la vérité, essaya quelques objections. "Le dernier sommeil n'est-il pas également possible, qu'il soit dormi dans un lieu ou dans un autre ? A cette heure, Maxime reposait déjà dans le Campo-Santo de Naples, un lieu de sépulture unique au monde, hérissé de chefs-d'œuvre. Mais, à la seule idée de laisser sur une terre étrangère le corps de son bien-aimé, la veuve eut une crise de nerfs qui la conduisit à une syncope, en passant par un déluge de larmes. Quand elle reprit ses sens, ce fut pour déclarer qu'elle allait se mettre en route, pour rapatrier le cher cadavre. Il n'y avait pas à balancer. Florimond partit pour Naples, s'en fut à l'hôpital, et acheta, pour une très faible somme, le corps d'un bandit mort à l'infirmerie de la prison au moment de passer en jugement. Après quoi, muni de toutes les constatations nécessaires, il repartit avec son bandit soudé dans trois cercueils, ainsi que l'exigent les règlements. A la petite gare voisine de Saint-Anthème, toute la paroisse attendait, clergé en tête. Bien qu'Aymardine pût à peine se tenir debout, elle était sur le quai, avec sa mère, et, quand le funèbre colis, couvert des cachets de la douane, fut sorti du wagon, elle se précipita sur la bière, et y collant ses lèvres pâles. C'était un navrant spectacle et, au fond, la conscience de Florimond lui reprochait cette substitution sacrilège. Mais, s'il avait dit la vérité, la pauvre Aymardine en fut morte. Le faux baron fut enterré au bout de la pelouse, à l'ombre d'un bouquet de bouleaux. On pouvait voir l'endroit des fenêtres de la chambre de la châtelaine, qui y passait, le front collé aux vitres, tout le temps qu'elle ne passait pas à genoux sur le gazou fraîchement remué. Mais déjà il était question d'élever, sur la sépulture, une chapelle funèbre. Ce fut Questembert qui fit les démarches, qui choisit le dessin, et battit les prix. — Je ne veux que deux places dans le caveau, avait dit Aymardine. Je dormirai là, tranquille, tout contre mon pauvre Maxime. Et, quand le jour du grand réveil viendra, ce sera moi que ses yeux apercevront tout d'abord. — C'est ce que nous saurons, répondit tout bas Questembert qui avait son plan et connaissait à fond les veuves, pour en avoir vu brûler plus d'une aux Indes. Bientôt l'édicule funèbre commença de sortir de terre. Chaque jour, Aymardine venait plusieurs fois visiter les travaux. La chapelle finie, ce fut lui qui composa l'épithaphe, — un faux en lettres dorées, — et qui dessina le tortil à sculpter sur la pierre tombale. Une fois de plus on vit un homme de la rotture porter une couronne à laquelle il n'avait aucun droit. La cérémonie d'inauguration fut splendide, et le curé de la paroisse fit une sorte d'ora son funèbre où il racontait les vertus du défunt, lequel, d'ailleurs, ne réclama point. Un an après, — tout le monde l'a déjà deviné, — Florimond Questembert conduisit à l'autel Aymardine, consolée, guérie, embellie, et toute prête à faire le bonheur de Florimond comme elle avait fait celui de Maxime, avec l'expérience en plus, et... la particule en moins. Les époux se marièrent à Paris, par égard pour celui qui était censé reposer à Saint-Anthème, et qui avait eu la grâce de faire de sa veuve son héritière. Une délicatesse en vaut une autre. Après le "wedding tour" de rigueur, on revint à l'habitation, pittoresquement située aux bords du Loir. Maxime devait avoir eu le temps de s'habituer à la nouvelle situation. C'était le soir, une douce et

tiède soirée de printemps. Avant de se livrer au repos, Questembert et sa femme, tendrement enlacés, vinrent à la fenêtre respirer la brise embaumée. A deux cents mètres d'eux, une chapelle gothique, éclairée par la lune, marquait une tache blanche sur le fond sombre de la verdure. Florimond voulut poser ses lèvres sur les tresses de sa femme. — Oh ! mon ami, dit celle-ci en le repoussant doucement, pensez à ce pauvre Maxime, qui est si près ! Florimond ferma la fenêtre, tira les rideaux, et le souvenir de Maxime fut sacrifié sur l'autel de l'hyménée. Mais, dans la nuit, Aymardine eut un rêve affreux. Elle voyait la porte de la chapelle funèbre tourner lentement sur ses gonds et le vice-consul se montrer sur le seuil, l'air mécontent. Il faut avouer qu'il avait bien de quoi. La jeune femme poussait des cris terribles dans son cauchemar. Florimond la réveilla et voulut parler d'autre chose, mais en vain. L'imagination de Mme Questembert était frappée, et son mari dut aller achever la nuit dans sa chambre. Dès qu'il fit jour, Aymardine entendit une messe pour le défunt, et l'on crut que la nuit suivante se passerait tranquille, mais il n'en fut rien. Le cauchemar revint, plus fort que la veille, et Florimond fut encore obligé d'aller dormir seul. Le lendemain soir, il trouva la chambre de sa femme fermée au verrou. La situation devenait désagréable ; il fallait en sortir. Après le dîner, il y eut une explication au cours de laquelle madame déclara qu'elle se sentait la dernière des misérables. Elle comprenait bien, maintenant, que Maxime lui pardonnait pas sa trahison. Elle ne pourrait plus supporter que son second mari lui touchât le bout des doigts, à dix pas de la tombe du premier. Bref, elle dit tout ce qu'une créature affolée de terreur peut dire, et je pourrais citer des femmes du meilleur monde qui font bien moins de cérémonies pour un époux vivant, que celle-là n'en faisait pour un mort. — Mon ami, répétait Aymardine, pardonnez-moi mes scrupules insurmontables. Ici, je me crois encore la femme de Maxime ; je suis chez lui, et le pauvre garçon est là... Elle montrait la petite chapelle dont les clochetons blanchissaient à travers les arbres. — Il est jaloux ! continua-t-elle. Son ombre me poursuit et me harcèle. Si vous voulez que nous soyons encore heureux, il ne faut pas que nous restions si près de lui. Partons, allons vivre ailleurs, sur une terre assez lointaine pour que la malédiction du mort ne puisse nous y poursuivre. — Mais, objecta Florimond, nous sommes très bien ici. Le climat est sain, le pays charmant, nous avons des voisins fort aimables, une chasse excellente. J'ai fait remettre du papier dans toutes les chambres... — Oui, mais Maxime est là, répéta Aymardine d'un ton solennel. Si nous restons, il me semble que je lui appartiens. Questembert, poussé à bout, prit le parti de tout dire. Se voir consigné à la porte de sa femme par un chenapan, dont il avait acheté la carcasse pour quelques baïoques... C'était trop fort ! — Écoutez-moi bien, commençait-il et ne prenez pas mal ce que je vais vous dire. Quand ce pauvre garçon nous a quittés si brusquement, vous étiez malade et hors d'état de supporter des émotions. Craignant pour votre vie, je vous ai fait croire qu'il avait rendu le dernier soupir à Naples. Eh bien ! pas du tout, il est mort sur le bateau, dans la cabine à côté de la vôtre, en quittant Aden. — Grand Dieu ! cra Aymardine, la tête dans ses mains. Mais alors... — Alors, on lui a fait l'enterrement des marins. Le pauvre homme repose au fond de la mer Rouge. — La mer Rouge ? l'enterrement des marins ? Vous voulez dire qu'on l'a... ? Non ! cette chose horrible n'a pas été faite ! J'ai vu son cercueil descendre dans les dalles de ce caveau. Je l'ai arrosé de mes larmes. Est-ce que je deviens folle, Florimond ? Tenez, je frissonne de terreur. Si, du moins, on me prouvait que ce que vous dites est vrai ! Mais comment être sûr que ce n'est pas aujourd'hui que vous me trompez ? — Voulez-vous voir l'acte de décès de Maxime ? Il est en anglais, rédigé par le capitaine du bateau. Je l'ai signé comme témoin. Croyez-moi, chérie, rien ne nous empêche de nous aimer dans l'Europe entière. Si jamais nous descendons la mer Rouge ensemble, je vous promets de vous traiter comme une sœur à partir de Bab-el-Mandeb. Florimond prit sa femme dans ses bras, la calma de son mieux et, quand elle fut en état de le entendre, lui raconta toute l'histoire, depuis la mort du pauvre Saint-Anthème jusqu'aux obsèques solennelles du bandit. — Vous voyez, dit-il en finissant, qu'il n'y a pas besoin de

vendre le château, et que votre fantôme n'est qu'un imposteur. Gardons l'histoire pour nous, afin d'éviter le scandale. Je ferai planter devant la chapelle un rideau d'arbres et tout sera fini. Cette fois, le pauvre Saint-Anthème ne revint pas. Quant au bandit, ce qui se passait en face de lui ne le regardait en aucune façon. D'ailleurs, il ne comprenait pas le français. Bref, la maison de campagne cessa d'être hantée, si ce n'est par un tout petit fantôme blanc et rose qui s'y fit voir quelques mois après. Mais celui-là ne ressemblait point à Maxime. — Qui donc est venu. — Rosée et Pierre Lorrain. — M. Darnaud eut un geste d'ennui. La jeune fille s'en aperçut. — Cela vous fait donc de la peine ? Les Lorrain sont si aimables pour moi. Puis je refuse à des camarades d'enfance de venir me voir quand ils me savent malade ? — Il y eut un silence, puis le vieillard reprit : — Je ne te blâme pas, chère enfant. Les Lorrain sont d'honnêtes et excellents amis. On a beaucoup bavardé, sans doute. Que devient Pierre ? Il y a longtemps que je ne l'ai vu. Ses études... — Oh ! presque achevées. Si vous saviez comme il travaille. Il adore sa mère et sa sœur. Elles pleurent seules, à l'heure actuelle, pour subvenir aux besoins de la maison, et Pierre a hâte d'être reçu docteur. "Quand sera-ce mon tour de gagner ?" me dit-il souvent. C'est un fils modèle, un brave cœur. Il me tarde de le voir heureux. — La jeune fille poussa un faible soupir, et M. Darnaud, qui écoutait le front dans ses mains, constata que la fillette qu'il avait jadis bercée sur ses genoux était devenue femme sans qu'il y prit garde, et qu'elle était arrivée à un âge où le cœur a des raisons contre lesquelles on ne peut s'élever. Les compliments enthousiastes de Mlle Rosée ne le trompaient point. Elle aimait Pierre. Et cette découverte l'effrayait un peu. N'y avait-il point danger à laisser s'épanouir dans cette âme naïve une illusion qui pouvait se changer en une banale et triste déception ? L'émotion était forte dans le cœur du bonhomme, mais il n'en laissa rien paraître. Il écouta longtemps encore le chant pénétrant et clair de cette âme d'enfant, puis, comme le crépuscule montait, enveloppant les faubourgs d'ombres lourdes, il arrangea les fleurs sur l'appui de la fenêtre, reentra la cage des oiseaux, alluma la lampe, prépara la potion et s'assit dans le fauteuil d'osier, tout près du lit, tenant les mains blanches de la jeune fille. — Ils ne disaient plus rien, mais tous deux entendaient la grande rampe sourde qui s'élevait de la gigantesque cité. Et cette voix formidable et mystérieuse leur rappelait la chanson des vagues, de ces vagues orgueilleuses et vaines dont les flots se broient sur le lit sign des roches perverses et silencieuses. — III — Trois heures sonnaient quand M. Darnaud entra dans le jardin. Il faisait chaud, mais un peu de vent se levait sur les hauteurs. Le bonhomme était un habitué des Battes ; il en connaissait tous les recoins pittoresques, aimés, intimes. C'était sa campagne à lui. Il s'y plaisait, car là son esprit d'observation trouvait à se satisfaire. Il s'attachait surtout à étudier ce peuple misérable venu de Belleville, de Mémilmontant, de la Villette, et qui cherchait sous les ombrages du parc un peu d'air, un peu d'oubli. Un chant d'orgue de Barbarie ou de quelque piano de guinguette achevait d'assombrir son âme. Il allait alors sur un monticule élevé : là, il baïgnait ses yeux fatigués par ces misères dans la lumière transparente et dorée. A ses pieds l'énorme ville brûlait au soleil, enfantant des allégresses et des souffrances, et il se réjouissait d'être parvenu à la dernière clairière de son destin, d'où l'âme devine une retraite éternellement paisible et constante l'insatiable des pas qu'elle a faits dans la courte immensité qu'est la vie. M. Darnaud se dirigea vers un de ces promontoires parallèles à la rue Secrétan d'où le regard embrassait l'horizon. Il distinguait maintenant les maisons de Montmartre agenouillées au pied de la basilique verte et blanche comme une tortresse byzantine. Le vieillard s'assit sur un banc. Il ne pouvait se rassasier de la beauté qui s'offrait à ses yeux et se disait qu'on va bien loin chercher des paysages splendides alors qu'il suffit de regarder autour de soi pour découvrir de somptueux décors. Soudain son attention fut attirée par un couple assis non loin de là et que dissimulait mal d'épais buissons de fusains. Il reconnut Pierre Lorrain et Rosée. — Comme je suis triste, ma chérie, disait le jeune homme. Je t'ai toujours aimée. Pourquoi faut-il que je sois pauvre. Si j'avais seulement quelques avances, je t'aurais sans besoin d'attendre pour t'épouser d'avoir une clientèle faite. Le docteur Lorrain a un diplôme, la jeunesse, l'amour et il ne peut pas créer du bonheur. Oh ! l'ironie de la vie ! Comprenez-tu ma souffrance. — Oui, Pierre, je sais que tu m'aimes, mais je sais aussi que notre amour est de la folie : il te faut une femme riche et distinguée, ne songs plus à moi. Tu es une mère, une sœur, un vieillard. Mon Pierre, ne donne pas de ton cœur, mais ne me tente plus. Quittons-nous, quittons-nous. — Je suis en retard aujourd'hui, ma fille. Pas de fraises des bois par ici. J'ai dû aller jusqu'au boulevard Malesherbes, près de la Madeleine. Là j'en ai trouvé, et aussi de très belles pêches. Est-ce contenté ? Et le bonhomme étalait sur la table ses provisions. La jeune fille, qui restait étendue sur un lit de fer, eut un joli sourire. — Vous êtes trop bon pour moi, père Motas. M. Darnaud avait connu Rosée Hermann alors que les parents de celle-ci étaient encore de ce monde. Il avait pris part au deuil de cette enfant et s'engageait à remplacer, avec la plus grande délicatesse, les chers disparus. Depuis l'apprentissage de Rosée, il allait tout en lui laissant sa liberté d'action — à ce qu'elle ne fût point aux prises avec la misère et les dangers de la vie. Il lui évitait, cette fois encore, d'aller dans la grande et triste salle d'hospice. Paternellement il choyait sa protégée, et le récompensait à son tour par une affection toute filiale. Le brave homme jouissait du bonheur qu'il procurait à l'orpheline, l'écouant parler avec ravissement. Cette voix fraîche lui rappelait des minutes heureuses et lointaines. Rosée terminait son repas ; M. Darnaud lui fit passer les fraises, assaisonnées d'un peu d'armagnac ; elle les déclara exquises. M. Darnaud contemplant la jeune fille : le telas s'éclaircissait, la santé revenait, et il se réjouissait d'avoir combattu victorieusement la pneumonie aux suites souvent fatales. — Père Motas, j'ai reçu aujourd'hui des visites.

— Ma petite Rosée. — Je t'aime. Le couchant incendiait les sommets de Montmartre et la marée des ombres noyait les degrés inférieurs de la butte. Sous le jeu de lumières agonisantes la basilique apparaissait comme un capitole de cuivre éblouissant défendant le ciel. Lentement, la nuit hautaine, silencieuse avançait, jetant son gigantesque filet d'étoiles sur le crabe d'or dont les pattes enflammées s'incurvaient encore dans la chair transparente et pâle des lointains horizons. Et le vieillard retrouvait dans ce ciel grandiose de deux forces la synthèse de la vie, l'image des luttes humaines où toute gloire, tout bonheur a son épilogue comme ce soleil qui allait être vaincu. — Je suis au couchant de ma vie, murmura-t-il. Sur la pelouse sombre, les jeunes gens restaient jouissant de l'admirable apothéose. M. Darnaud se leva, contourna le massif et les surprit. Rosée ne put retenir un cri. Mais il la rassura et avoua qu'il connaissait leur secret. Trois toiles restaient muets, pénétrés par les souffles harmonieux du soir. Le silence chantait en eux et de la douceur montait émanant des parterres baignés d'ombre. Alors le vieillard, dissimulant mal son émotion, prit la main des deux enfants qui le regardaient étonnés et leur dit semblant accorder ses paroles aux beautés indéfinissables du crépuscule. — Aimez-vous. Je vous adopte, ne redoutez plus rien. Papa Motas est riche. Allons, embrassez-moi tous deux. Et comme Rosée voulait s'agenouiller, il la retint et lui montra Vénus Astarté qui se levait dans la grande plaine du ciel, il ajouta : Saluez la bonne étoile !

Guillaume II et Léopold II. On mande de Bruxelles : La nouvelle de l'entrevue, à Wiesbaden, de Léopold II et de l'empereur Guillaume n'a nullement surpris l'opinion publique belge. Cette rencontre, qui n'aient dit les communiés officiels, était prévue depuis plusieurs jours déjà et on la rapprochait naturellement du bruit qui a couru la semaine dernière d'une pression allemande possible en ce qui concerne les affaires du Congo. Dans les milieux généralement bien informés, on assure que cette entrevue a bien réellement le caractère d'un simple acte de courtoisie internationale et qu'elle ne constitue nullement une démarche politique de la part de Léopold II. On fait valoir que les difficultés d'ordre extérieur que la Belgique doit résoudre pour le règlement de la question du Congo ne comportent d'ailleurs aucune démarche de ce genre auprès de l'empereur allemand, puisque l'Angleterre, qui poursuit à ce sujet une conversation diplomatique avec la Belgique, pourrait être désagréablement impressionnée par l'intervention directe ou indirecte d'une autre puissance dans cette conversation. S'il est exact que l'on a escompté jadis l'appui de l'Allemagne comme contrepoids de la pression anglaise dans les affaires du Congo, on semble s'être rendu compte depuis qu'il ne fallait pas attendre de la bienveillance de l'Allemagne autre chose que ce qu'elle peut donner : l'affirmation de sympathies que l'on peut croire d'autant plus sincères que les aspirations coloniales d'un petit pays comme la Belgique constituent un précieux argument en faveur de l'accession du Congo au courant colonial en Allemagne même.

ARBRES PETRIFIES. Il existe, paraît-il, en Australie, près d'Albany, une forêt dont les arbres ont été, depuis de longs siècles, pétrifiés. Les troncs des arbres, leurs branches et leurs rameaux sont en pierre grise, incrustés de jolis coquillages et de fines débris de corail. On suppose, comme explication de ce curieux phénomène, que dans les temps les plus récents, cette forêt, en pleine végétation, fut ensevelie dans les sables par suite d'un bouleversement terrestre. Peu à peu les eaux calcaires qui saturaient ces sables s'infiltrèrent dans les arbres et se solidifièrent ; le bois disparut sous ces couches pierreuses, il pourrit, se désagréa, laissant à sa place un arbre de pierre qui lui était en tout point semblable. Les années se succédaient, les sables emportés par les vents disparaissaient et la forêt à nouveau dégagée réapparut, mais pétrifiée. Mort de M. S. A. Lane. Denver, Colorado, 30 mai. — M. S. A. Lane, journaliste et critique de marque, bien connu par ses nombreux articles publiés dans divers magazines populaires, est mort hier soir à Denver. M. Lane était venu dans le Colorado pour y suivre un traitement contre la tuberculose dont il était atteint depuis quelques mois. Le défunt laisse une veuve et deux enfants à New York.

LA MODE.

Les robes brodées de tubes de jais font sur ton méritent d'être citées au rang des plus élégantes toilettes de la saison. Les broderies sont importantes. Elles ont un éclat très doux. Elles complètent par leur poids l'allure spéciale que doit être donnée aux molles étoffes ; grâce à cette broderie le tissu, plaque, se drap, et prend cette forme tombante qui plaît. Voici un crêpe de Chine rose qui fait à tonique rouge sous laquelle apparaît une longue traîne de mousseline de soie rose très ample bordée de petits biais nombreux en satin liberty rose. La tunique est bordée d'une haute broderie en tubes de jais roses, une haute frange passementée et mélangée de tubes de jais ton sur ton, donne à l'ensemble de cette toilette quelque chose de suave et de brillant, qui habille à ravir. Les toilettes du soir n'ont jamais trop d'éclat. Pour la journée, la jolie élégance appartient à ces légères vestes où le style Louis XV s'associe au genre Directoire sur les jupes de dentelle ou de linon blanc. Voici une jupe de mousseline des Indes plissée du haut en bas, rayée d'entre-deux de filet transparent rose. Le devant de la jupe remonte jusque la moitié du buste. Une petite veste en taffetas gris foncé glacé de rose et orange, nuances de l'aurore, ouverte devant laisse voir le haut de la jupe et la chemisette de filet à clair sur la peau, sur cette chemisette se drapent intérieurement une sorte de fichu mouton en mousseline de soie gris fumée qui se recroise devant et se perd sous la veste. Grand chapeau en crin gris à très large calotte convert d'une profusion de feuillages et de roses multicolores. Ce même genre de vestes en soie, en tussor, même en vieux Jouy, selon le degré de la toilette, est une des jolies nouveautés de la saison. On pourra utiliser des robes du soir qu'on ne porte plus en choisissant les parties les plus fraîches. Elles auront plus courtes pour les personnes de petite taille. Les femmes grandes et élancées peuvent seules porter avec grâce de très longues vestes. Da reste celles dont nous parlons doivent avoir surtout ce caractère de fantaisie et de légèreté qui convient pour l'été. Elles se font bien dégagées, ouvertes du devant, le dos droit et à peu près ajustés en ménageant quelques plis intérieurs pour l'aisselle du bas. Les manches Directoire sont très longues, plaquées et même froncées sur le bras. Les manches Louis XV sont courtes souvent avec revers et accompagnées de flottants en tulle ou dentelle. Très jolies aussi des jupes de gaze de soie de couleur tendre, rayées et pékinées de satin pour s'associer à ces vestes. Les ruches de soie, dont nous avons déjà parlé à nos lectrices, font réellement fureur. De toutes les nuances, en tinsus légers de tout genre, elles sont devenues obligatoires dès que la toilette du jour prend un caractère habillé. En très peu de temps, elle se sont gonflées et la simple encolure richée est devenue rapidement une riche haute et assez volumineuse. Mais toujours rondes sans pans. La frivolité joue un grand rôle dans la toilette moderne. Voici pour le soir une très jolie fantaisie. Ce sont des roses plates tournées à la main en petite soie légère, qui composent une charmante garniture. Une double riche plate très mousseline large de vingt centimètres en tulle mais très légère, (est montée sur un ruban de satin noir, large de trois doigts. Les roses, de trois tons mais très pâles, sont posées, se touchant sur le milieu de la rucho qui aura environ un mètre quarante de longueur, et qui se termine par un flot de comètes de velours du même ton. En tulle mauve avec un semis de violettes, en bleu lue avec myosotis en roses, etc. C'est charmant comme petite parure sur une robe de dior. Voici une charmante toilette genre tailleur en drap léger, arburgine, la jupe avec amples plis dans le bas. Veste en drap ajustée très correcte, manches longues laissant voir un gilet de toile de Jouy ancienne semée de gros traits violette nancée avec coeurs brodés d'or. — Le grand chapeau en paille arburgine est couvert d'une moisson de lilas de toutes les nuances. — Au bord des manches et autour de l'encolure, l'indispensable plissé de linon blanc à coriète à jours qui accompagne tous les costumes tailleurs.